

EN CHIFFRES

338

plongeurs-démineurs
opèrent au sein
de la Marine nationale.

3 000

interventions environ sont
effectuées chaque année.

500 000

engins explosifs ont été
«mouillés» pendant la
Seconde Guerre mondiale.

20%

de ces engins ont
été neutralisés.

PLONGEURS-DÉMINEURS

L'ÉCOLE DU
SANG-FROID

Ces militaires de la Marine nationale **risquent leur vie pour neutraliser mines et torpilles**. Habituels à ne rien laisser au hasard, ils ont appris à garder leur calme en toutes situations.

PAR THOMAS LESTAVEL

En ce bel après-midi, la Méditerranée est calme au large de Cap-d'Ail. Pourtant, quelques curieux tréignent d'impatience. Les yeux vissés à leurs jumelles, ils observent l'horizon, guettant l'explosion d'une torpille britannique qui date de la Seconde Guerre mondiale. Cet engin de 1,4 tonne présente un danger évident pour les plongeurs amateurs, mais aussi pour l'écosystème marin, car elle se corrode avec le temps, laissant se diffuser en mer un explosif très polluant.

Un corps d'armée est chargé de détruire ces munitions et engins explosifs «oubliés» : les plongeurs-démineurs, basés à Brest, Cherbourg et Toulon. Relevant d'unités spécialisées et particulièrement élitistes de la Marine nationale, ces militaires effectuent chaque année près de 3 000 interventions sur le littoral français. Dans ce type d'opération, rien n'est laissé

au hasard. Celle d'aujourd'hui a ainsi été préparée depuis plusieurs semaines par le chef de mission Florian, qui dirige les manœuvres : il a étudié les lieux et a mené des recherches sur la torpille, notamment grâce à un manuel de partage de connaissances commun aux pays de l'Otan. C'est lui aussi qui a donné l'ordre aux autorités locales de boucler et de sécuriser le périmètre.

ÉTUDIER LE TERRAIN. Après cette préparation minutieuse vient le jour J. Première étape : le repérage sous-marin en vue de l'intervention. Des Zodiac s'éloignent du bâtiment de guerre *Pluton*, avec, à leur bord, un binôme de plongeurs et le matériel. Après avoir posé le jalon – la corde qui relie le fond à la surface – juste au-dessus de la torpille, les militaires s'enfoncent sous l'eau, vêtus d'un lourd équipement de 50 kilos. Ce dernier est pourvu d'un dispositif qui fait circuler l'air en circuit semi-fermé : l'oxygène est en partie filtré ●●●



PRÉCISION DES GESTES Une fausse manipulation peut entraîner l'explosion de la torpille et pulvériser le plongeur.

PAS QUESTION D'IMPROVISER NI DE PANIQUER QUAND LE MOINDRE FAUX MOUVEMENT PEUT SE RÉVÉLER FATAL

... et recyclé, ce qui assure une plongée plus longue et une discrétion acoustique. Pas superflu quand on sait que certaines mines sont munies d'un système de détection sonore. «Nous sommes beaucoup plus silencieux que les plongeurs civils. Du coup, on voit plus de poissons qu'eux», plaisante l'un des plongeurs, Cédric, une fois de retour à la surface.

ÉTABLIR LES PRIORITÉS. Après de 40 mètres de profondeur, les plongeurs, qui évoluent toujours en binôme, ont tâté le terrain, vérifié l'état de la torpille et ses caractéristiques, et ont pris des photos. De retour sur le *Pluton*, ils retrouvent le commandant Thomas Garcia et toute l'équipe pour un débriefing. «La torpille est globalement en bon état. Mais elle est relativement vide au centre, ce qui peut entraîner un risque de cassure lors du déplacement»,

préviend Cédric, qui tremble encore de froid après cette plongée en profondeur. Sur un tableau, le chef de mission trace le schéma des actions à mener, en les classant par ordre de priorité. Un point de situation sera effectué entre chaque plongée par les équipes pour établir le «réalisé» et le «reste à faire».

RESTER ZEN SOUS LA PRESSION. Aux binômes qui vont plonger maintenant revient la lourde tâche d'installer un système de berceau sous la torpille, puis une «vache» – un ballon sous-marin qui permettra de la surélever pour l'éloigner de la côte jusqu'au point de pétardement (où sera déclenchée l'explosion). Trois équipes se succèdent pour y parvenir, multipliant les manipulations avec une extrême prudence, afin d'éviter une explosion prématurée. Le moindre faux mouvement peut en effet se révéler fatal.

Pendant les missions, lucidité et humilité sont de rigueur. Pas question d'improviser ou de paniquer. «Ce métier demande beaucoup de maturité et de force mentale», souligne Florian. Triés sur le volet, les hommes ont suivi une for-



DÉBRIEFING A BORD Plusieurs plongées sont nécessaires lors d'une intervention. Chacune donne lieu à un point entre les plongeurs et les membres de l'équipe restés à bord du navire de commandement. Objectif : transporter l'engin à bonne distance de la côte et déclencher l'explosion (ou «pétardement»).

mation d'un an, très rude, pendant laquelle ils ont plongé tous les jours dans des situations «non conformes», sous contrainte de temps notamment. Ils ont appris à développer des réflexes et à traiter l'information malgré la pression.

VÉRIFIER LE MATÉRIEL «VIS PAR VIS». Mais le risque zéro n'existe pas sous l'eau, même pour des militaires surentraînés. Il y a quelques années, des plongeurs de la Manche ont failli perdre la vie lors d'une intervention (lire l'interview ci-contre). «Le plongeur sait bien que si la mine explose devant lui, il sera désagrégé», confie Florian. Et parce que la plon-

gée est une des pratiques les plus dangereuses, la condition physique des militaires doit être parfaite et leur hygiène de vie irréprochable. «Un petit souci cardiaque qu'on ne remarque même pas au sol peut devenir catastrophique à 50 mètres de profondeur», pointe Florian. Des procédures strictes et un suivi médical continu ont donc été mis en place pour parer au pire. Tous les mois, le matériel est démonté «vis par vis» et vérifié par son utilisateur. Résultat, le taux d'accident est dix fois moins élevé que chez les plongeurs civils, mais pas nul. La hantise de tout plongeur est de «coincer» une bulle d'azote pendant la plongée, en particulier dans la moelle épinière, ce qui peut entraîner une paralysie. D'où la présence sur le bateau d'une infirmière, prête, en cas d'incident, à placer l'intéressé en caisson de décompression.

Heureusement, rien de tel ne se produira ce jour-là. Le dernier binôme de plongeurs pose les charges sur l'engin puis se place à distance de sécurité, avant de lancer le système de déclenchement. La torpille explose comme prévu. Une gerbe d'eau de plusieurs mètres de haut s'élève au loin. Mission accomplie. Un compte rendu est immédiatement envoyé aux autorités de la préfecture maritime. Les curieux qui assistaient à la scène applaudissent... Mais déjà nos hommes-grenouilles se préparent à leur prochaine mission : ils seront dès demain au large de l'île du Levant pour neutraliser d'autres munitions. ●



BINÔME Pour des raisons de sécurité, les hommes-grenouilles plongent toujours à deux.

GERBE SPECTACULAIRE

Les militaires organisent les «pétardements» en respectant une distance de sécurité de 200 mètres.



PHOTOS : O. LE COMTE; C. LUI; B. PLANCHAIS; V. ORSINI / MARINE NATIONALE

QUESTIONS À THOMAS GARCIA



COMMANDANT, RESPONSABLE DU GROUPEMENT MÉDITERRANÉE DES PLONGEURS-DÉMINEURS

MANAGEMENT : Quel danger comportent les mines ?

THOMAS GARCIA : La plupart des 500 000 mines datent de la Seconde Guerre mondiale. Ces munitions, certes anciennes, présentent encore un danger. L'an dernier, l'explosion d'un engin sur une plage du Morbihan a entraîné le décès d'un jeune homme de 26 ans.

Quels risques prennent les plongeurs-démineurs ?

T. G. : Notre métier exige un professionnalisme de tous les instants, mais le risque zéro n'existe pas. En 1999, des plongeurs-démineurs ont fait exploser dans la Manche une bombe sans savoir qu'elle reposait sur une barge contenant plusieurs tonnes de munitions. Les plongeurs ont survécu, par miracle.

Votre équipe intervient-elle à l'étranger ?

T. G. : En 2009, nous avons aidé à la récupération de l'épave d'un hélicoptère Cougar abîmé en mer, au large du Gabon. Nous avons également participé, sous l'égide de l'ONU, au «blanchiment» des ports de Libye après les opérations militaires de 2011.